

Rénovation

Renaud Jean

Numéro 6, printemps 2005

Une génération, quelle génération?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2301ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jean, R. (2005). Rénovation. *Contre-jour*, (6), 23–30.

Rénovation

Renaud Jean

Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme.

Antoine Laurent de Lavoisier

1. J'emménageai dans mon nouvel appartement au début de l'hiver. C'était un vaste appartement à l'architecture incertaine, sans fenêtres, aux murs capitonnés et au plafond haut. Le soleil n'y pénétrait pas, en sorte que je baignais presque en permanence dans l'obscurité (la lumière électrique m'était insupportable). Je me déplaçais peu. Je demeurais allongé de longues heures sur le canapé, l'esprit vide, attentif seulement au battement de mon cœur. La vie que je menais dans cet appartement était tranquille, embryonnaire, improbable.

2. Il m'arrivait de marcher dans mon nouvel appartement, la main glissant le long du mur, à la recherche désintéressée d'une fissure, d'une brèche. Le capitonnage, cependant, était impeccable. Je me plaquais quelquefois contre lui pour en respirer l'odeur de cuir. Je fermais les yeux, je m'endormais. Les jours passaient peut-être, je n'en sais rien. Je m'éveillais, allongé sur le canapé, l'esprit vide. Je reprenais contact avec le battement de mon cœur. Mes yeux étaient-ils ouverts ou fermés ? J'allumais la lampe du salon ou celle de la chambre le moins souvent possible.

3. Un soir, on sonna à ma porte.

4. Les jours suivants, je songeai à celui qui était venu sonner à ma porte et à qui je n'avais pas répondu — figure spectrale, ombre indéfinie. Il m'était impossible de l'imaginer, de lui prêter un corps, de lui inventer une histoire. Sa présence au seuil de ma porte me paraissait spontanée, au sens où elle ne me semblait justifiée que par la seule force de la matière. Allongé sur le canapé, j'anticipais son retour, dont la probabilité croissait à mesure que le temps s'écoulait. Le silence devenait obsédant ; il appelait la sonnerie pour s'abolir en elle.

5. On sonna de nouveau à ma porte quelques semaines plus tard. J'étais allongé sur le canapé, les yeux fermés, mon esprit errant à la frontière du sommeil. La sonnerie me tira brusquement de mon assoupissement, et j'eus envie de mourir (ce désir, cependant, ne dura que l'instant d'un éclair). J'hésitai un moment avant de me décider à ouvrir, un peu inquiet, tout de même, à la perspective de faire face à un étranger. Qui donc, dans la grande ville américaine où j'avais élu domicile, où je ne connaissais personne, qui donc avait affaire à moi ?

6. Aussitôt que j'eus ouvert la porte, deux hommes entrèrent chez moi. L'un était blond, grand, de forte carrure — probablement natif d'un pays du Nord, de la Norvège peut-être. Il tenait une échelle sous le bras et un coffre à outils à la main. L'autre, un Japonais, était petit et frêle. Il tenait pour sa part un maillet et une scie. Ils entrèrent chez moi sans que je les y eusse invités. Je les suivis à la cuisine, où ils déposèrent leurs outils sur la table. Qui êtes-vous ? demandai-je, mais ils ne me répondirent pas. Ils firent le tour de l'appartement en silence, examinant le capitonnage, le palpant, vérifiant la solidité des poutres, la qualité du plancher, la hauteur des murs. Quand ils eurent terminé leur inspection, ils sortirent de l'appartement, puis revinrent quelques minutes plus tard avec d'autres outils et ce que je devinai être deux petits lits de camp pliables. Je les suivis de nouveau à la cuisine. Vous n'allez pas rester ici ? dis-je. Je crois bien que si, répondit le grand blond en s'allongeant sur le lit de camp qu'il venait de déplier. Nous avons beaucoup de travail. Quel travail ? demandai-je. Le travail pour lequel nous avons été engagés, répondit le petit Asiatique, qui venait à son tour de déplier son lit.

7. De quoi parlez-vous ? dis-je. Nous allons rénover votre appartement, dit-il.

8. Je leur expliquai qu'aucun travail de rénovation n'était prévu chez moi et exigeai d'eux qu'ils quittassent les lieux sur-le-champ. Ils ne réagirent pas. S'étaient-ils assoupis ? Je réitérai ma requête en haussant le ton, mais ils n'ouvrirent même pas les yeux. Je me tenais debout au milieu de la cuisine, en caleçon, entre un Norvégien et un Japonais qui venaient d'élire domicile chez moi, dans mon appartement, lequel, prétendaient-ils, allait être rénové par leurs soins. Quelle histoire, pensai-je, quelle histoire.

9. Je tentai de joindre le propriétaire de l'immeuble par téléphone — il était absent. Me fallait-il donc appeler au commissariat ? Je songeai qu'il était peut-être inconvenant d'importuner la police pour ce genre de situation (j'étais un homme, quoi, je pouvais régler mon petit problème moi-même). Je reposai le combiné.

10. J'eus du mal à m'endormir, ce soir-là. Incapable de me débarrasser des deux étrangers, je m'étais résigné à leur présence pour la nuit, bien décidé, cependant, à les mettre dehors au petit matin. Je regardais le plafond de ma chambre, attentif à leur respiration. Bien vite, celle-ci me devint intolérable. Le bruit que faisait cette vie étrangère dans mon appartement me semblait d'une indécence scandaleuse. A-t-on idée de respirer en présence d'un autre ? Il faut apprendre à disparaître, voilà ce que je me disais. Je demeurai allongé ainsi jusqu'à tard dans la nuit, avant de sombrer, fiévreux, dans un sommeil agité.

11. Je fus réveillé par le bruit d'une scie mécanique. Je me levai en vitesse, enfilai ma robe de chambre et courus à la cuisine. Les deux hommes étaient en train de découper le capitonnage, de l'arracher des murs. Le travail était déjà bien avancé, il y avait de la poussière partout, je ne reconnaissais plus ma cuisine. Je m'étonnai que le vacarme — qui devait durer depuis un bon moment déjà — ne m'eût pas tiré du sommeil plus tôt. J'essayai en vain de me faire remarquer. Je me rapprochai et hurlai en faisant de grands gestes. Les deux hommes se retournèrent, contrariés. Qu'est-ce que vous voulez ?

me demanda le Norvégien. Eh bien, je, vous, je, qu'est-ce que, qu'est-ce que vous faites-là ? (Un peu de fermeté, bon dieu, tu es chez toi, me disais-je.) Laissez-nous travailler, me répondit le Japonais. J'essayai de me faire plus menaçant. Qui donc, qui donc vous a permis d'entamer des travaux de rénovation dans mon appartement ? Les deux hommes se regardèrent, étonnés. Le Japonais se pencha pour fouiller dans un coffre à outils, duquel il tira une feuille froissée, qu'il me tendit. Voici l'autorisation de la ville, dit-il. C'est bien votre signature qui figure ici, au bas de la page, à côté de celle du propriétaire de l'immeuble ? Je pris la feuille, la regardai, la retournai. C'était une feuille immaculée, vierge, sur laquelle n'apparaissait rien du tout.

12. J'essayai de raisonner les deux hommes, j'essayai de leur expliquer qu'il n'y avait rien, sur cette feuille, qu'elle était vierge, cette feuille, que je n'avais rien signé, surtout pas cette feuille, cette feuille que personne n'avait signé puisqu'elle était vierge. Ils me regardèrent, étonnés, et se mirent à rire. Ils me trouvaient bien drôle. Qu'est-ce que tout cela voulait dire ? Se moquaient-ils de moi ? Je m'assis sur une chaise, épuisé. Les deux hommes riaient aux éclats en se tapant sur les cuisses.

13. Je retournai à la chambre, où je tentai de joindre de nouveau le propriétaire de l'immeuble par téléphone — en vain. Dans la cuisine, les deux hommes avaient repris leur travail de démolition (j'entendais le grondement de la scie mécanique qui s'enfonçait dans le mur). Cela avait assez duré. Je décidai d'appeler la police.

14. L'agent de police qui se présenta à la porte de mon appartement était un homme médiocre à la physionomie approximative. Il me fit l'effet d'une petite bestiole vulgaire, innommable. Je l'invitai à me suivre dans la pièce du fond, une sorte de bureau que je n'utilisais jamais. Dans la cuisine, les deux étrangers continuaient de faire tout un vacarme. Je racontai toute l'histoire à l'agent de police, jusqu'à l'épisode de la feuille blanche. Il m'écouta en silence, sans prendre de notes, les mains dans les poches de son pantalon, le regard errant au hasard dans la pièce. Je me demandai s'il était attentif à ce que je disais. Quand j'eus achevé mon récit, il m'interrogea : Qu'est-ce que veut dire tout ce capitonnage ? Je le dévisageai. En quoi cela vous regarde-

t-il ? dis-je. Il y a que cela est suspect, répondit-il. Tout ce capitonnage est suspect. Il se mit à marcher dans la pièce, lissant sa moustache, examinant le capitonnage, répétant à voix basse que tout cela était suspect. Puis il s'immobilisa et me demanda de lui montrer la fameuse feuille blanche. J'allai la quérir à la cuisine, revint dans le bureau et la lui tendit. Voilà, dis-je. Il s'en empara, l'examina quelques secondes, puis il dit : Vous me faites perdre mon temps, monsieur. Ce papier est conforme à la loi. C'est bien votre signature qui figure ici, au bas de la page, à côté de celle du propriétaire de l'immeuble ? Il me montra la feuille. Elle était toujours aussi blanche. Je ne vois aucune signature, répondis-je fermement, cette feuille est vierge. L'agent de police me dévisagea un moment, l'air sévère. Il s'engagea ensuite dans le couloir. Arrivé devant la porte, il se retourna et me rendit la feuille. Conservez ce papier, dit-il. Quant à moi, je n'ai plus rien à faire ici. Puis il sortit.

15. Je retournai à la chambre, où je réussis enfin à joindre le propriétaire de l'immeuble par téléphone. Il semblait émerger d'un sommeil profond. Je lui expliquai la situation dans un état qui frôlait l'effolement. Les dégâts sont déjà considérables, criai-je (au grondement de la scie mécanique venait de s'ajouter celui d'un marteau-piqueur). Quoi ? dit-il, qu'est-ce que vous dites ? Il bâilla. Je vous entends mal, ajouta-t-il, baissez le volume de votre téléviseur. **LES DÉGÂTS SONT CONSIDÉRABLES**, hurlai-je, **CON-SI-DÉ-RA-BLES**. Le grondement de la scie mécanique et du marteau-piqueur cessa. Bon, dis-je, on va pouvoir s'entendre. (Silence.) Allô, vous êtes toujours là ? (Pas de réponse.) Derrière moi, la porte de la chambre s'ouvrit. Je me retournai. Le Norvégien se tenait devant moi, la scie mécanique à la main. Il dit : Oh ! Vous voulez faire un appel ? Je viens justement vous avertir que nous avons coupé la ligne.

16. J'étais de nouveau seul dans ma chambre. Allongé sur le lit, le regard errant au plafond, assourdi par le grondement de la scie mécanique et du marteau-piqueur qui avait repris de plus belle, je songeais tristement à la situation. Mes forces semblaient s'être évanouies. Je fermai les yeux, épuisé. Tout mon malheur, me dis-je, vient d'une seule chose, qui est qu'on

m'empêche de demeurer en repos dans ma chambre. Je réprimai une envie de vomir en rouvrant les yeux. J'étais trop fatigué pour réfléchir à quoi que ce fût. Soudain, un grand fracas se fit entendre. Je me relevai sur le lit. De nouveau, un grand boum. Une masse transperça alors le mur de ma chambre, y projetant un nuage de poussière.

17. Les deux hommes abattaient le mur mitoyen de la chambre et de la cuisine, tandis que je les regardais faire, en retrait, résigné. Je ne voyais plus comment les arrêter. Ils voulaient rénover mon appartement ? Qu'ils le rénovent donc !

18. Les travaux se poursuivirent ainsi pendant plusieurs semaines. Je m'étais installé dans la cuisine, sous la table. Je coulais là des heures indolentes, allongé sur un matelas de fortune, attentif à l'avancée des travaux. Les deux hommes avaient terminé d'arracher le capitonnage, en sorte que le grondement de la grande ville américaine venait désormais jusqu'à moi. Quant au mur mitoyen de la chambre et de la cuisine, il avait été abattu. Je me demandais quand tout cela finirait.

19. Peu à peu, j'appris à connaître les deux hommes. Ils m'avaient invité, un soir, à partager leur repas, après quoi c'était devenu une habitude. Je les écoutais discuter en silence, étonné par l'étendue de leur savoir. Ils s'intéressaient à tout, de la physique quantique à la littérature en passant par l'histoire de l'art et la géographie. C'est à la botanique, cependant, qu'ils revenaient toujours, débattant l'urgence d'une réorganisation de la taxinomie des espèces végétales (réorganisation à laquelle je ne comprenais rien).

20. Je finis par me sentir intimidé par les deux hommes. J'entrai dès lors dans une période d'insomnie chronique. Je demeurais allongé de longues heures dans le noir, sous la table, attentif à leur respiration. Celle de Takashi était rapide et saccadée ; celle de Folke, profonde et continue. Dans l'espoir d'un apaisement, je cherchais à faire coïncider la mienne avec celle, tantôt de l'un, tantôt de l'autre. Je perdais le souffle, c'était ridicule. Je pivotais sur

le côté, je me retournais sur le ventre, je me recouchais sur le dos. J'ouvrais et refermais les yeux jusqu'à ne plus savoir dans quel gouffre ma conscience était plongée. C'est à l'oubli qu'il faut accéder, me disais-je, à l'oubli. Mais je n'y parvenais pas, l'exigence même de l'oubli ne se faisant jamais oublier.

21. Le jour, je ne faisais pas grand-chose, en somme. Épuisé par la nuit d'insomnie que je venais de passer et incapable de m'endormir sous le grondement des outils de démolition, je demeurais allongé sous la table, en proie à des nausées que je contenais du mieux que je pouvais (c'était là ma principale occupation). Folke et Takashi abattaient désormais le mur qui séparait le salon de la chambre. Question de me protéger de la poussière (et, plus généralement, du paysage dévasté que m'imposait la vue de mon appartement), je m'étais fait un rideau de fortune d'un vieux drap que j'avais suspendu à des clous sur le bord de la table. Ces clous, je les avais enfoncés dans la table avec détachement, soucieux seulement de m'aménager un espace de réclusion qui fût à l'abri du monde extérieur, cependant que la menace de celui-ci croissait de jour en jour.

22. Toutes les pièces furent décroissonnées une à une, en sorte que mon appartement ressembla bientôt à un loft immense et sombre. Takashi et Folke, en outre, le vidèrent de tous ses meubles. Trop épuisé pour m'opposer à cette liquidation, je me contentai de sauvegarder la table sous laquelle je m'étais réfugié. Les deux hommes consentirent à ce que celle-ci demeurât dans l'appartement quelques jours encore, après quoi ils devraient la faire disparaître sans autre délai. Ils me firent bien entendre que cette dérogation au règlement risquait de leur coûter leurs postes (ma chance, en somme, était exceptionnelle).

23. Je demurai allongé ainsi sous la table trois jours encore. Je n'avais plus ni l'envie ni la force de me lever. Dormant et mangeant peu, épuisé, je frôlais l'agonie. Enroulé dans une couverture, j'essayais de combattre le froid qui s'engouffrait dans l'appartement depuis que Takashi et Folke avaient percé l'un des murs qui donnaient sur l'extérieur. La lumière du soleil, de surcroît, parvenait jusqu'à moi.

Au bout du troisième jour, tel que convenu, Takashi et Folke sortirent la table de l'appartement. Je me retrouvai sans refuge au milieu de ce qui avait été autrefois la cuisine. Le reste de l'appartement était vide, exception faite des deux petits lits de camp et des outils de démolition. Je me relevai avec difficulté, chancelant, et m'appuyai contre un mur. Je me tins un moment la tête entre les mains. Folke s'approcha de moi, suivi de Takashi. Que vous arrive-t-il ? Vous avez l'air pâle, dit-il. Ça va, Folke, ça va, répondis-je, j'ai seulement un peu mal à la tête, retournez travailler. Puis, dans l'effort pour me remettre d'aplomb, je fus pris d'un vertige et m'effondrai sur le plancher.

24. Lorsque je me réveillai, le soleil dans les yeux, Takashi était assis par terre à mon côté, qui me tendait une bouteille d'eau. J'étais allongé sur l'un des deux petits lits de camp. Vous avez dormi longtemps, me dit-il. Je me relevai légèrement pour boire une gorgée d'eau. En effet, j'avais dû dormir assez longtemps : ma fièvre et mes nausées avaient disparu, je sentais en moi une énergie nouvelle et profonde. Je jetai un coup d'œil à l'appartement. Les murs qui donnaient sur l'extérieur avaient été abattus et remplacés par une longue baie vitrée. Le plafond avait disparu lui aussi, remplacé par une surface de verre. Il y avait, par ailleurs, des arbustes, des plantes et des fleurs partout dans l'appartement. Je me levai et marchai un moment. Mon regard, où qu'il se posât, surplombait la grande ville américaine, laquelle semblait sortie tout juste de la terre sous l'impulsion de la lumière du soleil. Je trouvai Folke agenouillé derrière une rangée de bonzaïs, un arrosoir à la main. Ah ! Vous vous êtes enfin réveillé, dit-il en se levant. Il portait un tablier jaune tout taché de terre. Quelle belle journée ! ajouta-t-il en souriant. Le printemps est arrivé ! N'est-ce pas merveilleux ?